



Une nation qui naît à l'histoire ne peut guère naître à l'art que par des emprunts aux nations aînées. Après son époque coloniale, le Mexique devait tout naturellement chercher son expression artistique à travers les influences européennes. Mais ces influences sont de l'ordre de la culture; elles ne sauraient produire une expression authentiquement nationale. Celle-ci, pour apparaître, doit se contenter de sources modestes, mais locales et populaires et jaillissant de la réalité. Cette expression nationale, à sa naissance, est forcément sociale et politique. Et c'est bien pourquoi on ne peut parler, après l'Indépendance, d'un art proprement mexicain qu'à partir des humbles œuvres du graveur José Gutierrez Posada, pages de la vie populaire, chronique quotidienne et familière des colères, des souffrances, des sarcasmes et des candeurs du peuple, rien de plus, rien de moins non plus et, en somme et en soi, quelque chose de comparable à cette soudaine explosion de vérité que fut Goya, que fut Daumier. Oui, c'est alors qu'on peut parler pour la première fois d'un art mexicain.

C'est dans cette tradition primordiale et vraie que se range ce jeune peintre mexicain autodidacte, José Luis Cuevas. La première chose qu'il ait vue, et sans se préoccuper des phénomènes de culture et des courants d'influences et des controverses esthétiques, c'est la réalité. C'est en quoi il est mexicain et répond à cette première nécessité du Mexique sur le plan artistique: se dire. Et cette expression véritablement gèneue est d'une irréfutable vigueur.

L'encre lui suffit pour atteindre au style le plus vif et produire le plus saisissant effet. Et elle ne recule pas devant les sujets les plus terribles, car la réalité est terrible et il ne faut pas nier ses plus affreux aspects: au delà de la misère, il y a la folie et la mort. Et c'est ainsi dans cette parfaite innocence devant le pire, on est amené à reconnaître toute l'originalité profonde de l'âme indienne, depuis ses lugubres fables précortésiennes jusqu'à ses luttes, ses peines, ses mélancolies des temps modernes et surtout son assez effrayant humour. On peut à propos de Cuevas évoquer ce qu'il y a de plus pur et de plus direct dans le génie artistique mexicain, et non seulement le barde populaire Posada, mais ce grand Orozco, dont l'art est si singulier avec sa paroxystique franchise. Cuevas est mexicain comme les plus vrais mexicains et mexicain parce que, comme eux, il est exclusivement possédé d'un passionné, d'un cruel souci de la vérité.

Jean CASSOU

